

DU MÊME AUTEUR

LA BALLADE DE KOUSKI, Gallimard (Série Noire), 1998; (Folio Policier), 2003

VIEUX COMME LE MONDE, Baleine (Série Grise), 2001; adapté au théâtre par la Compagnie Interligne

PIGALLE ET LA FOURMI, Baleine (Le Poulpe), 2001

J'AI PAS LES TYPES QUI COUCHENT AVEC MAMAN, Le Masque, 2004; Prix marseillais du Polar, Terrasses du polar, Marseille, septembre 2004

OBSESSION ELLE, La Vie du Rail (Rail noir), 2004

TOILE DE FOND, Le Masque, 2004 (réédition)

PARIS PARIAS, Préface de J.-H. Opper, Le Masque, 2005 (réédition); Prix des lycéens, Vienne, 2001

FEMMES DANS LA VILLE, L'Idée bleue, 2006

PATERNEL À MORT, Le Masque, 2006

Jeunesse :

LA DERNIÈRE SÉQUENCE, Albin Michel Jeunesse (Le furet enquête), 2001

LE VIEIL AVEUGLE DE SAINT-LAZARE, Syros (Souris noire), 2003

ON A VOLÉ LES BETACAM, Gallimard Jeunesse (Folio Junior), 2003

THIERRY CRIFO

FLAMBEUR

roman



LE PASSAGE

Les premières pages de *Flambeur* ont été écrites pendant ma résidence à Abbeville, de septembre à décembre 2005, organisée à l'initiative de la bibliothèque municipale, avec le concours de la DRAC-Picardie, du conseil régional de Picardie, du conseil général de la Somme et de la Ville d'Abbeville. Je les remercie ici vivement, avec une pensée particulière pour Dominique Baillon, Prisca Hazebrouck et Hélène Cauet.

T. C.

Chance : *Sort favorable ; part d'imprévu heureux inhérente aux événements.*

Malchance : *Hasard malheureux ; situation défavorable ; issue malheureuse.*

Calcul des probabilités : *branche des mathématiques née de l'étude des jeux de hasard (...), axiomatisée par Kolmogorov, et qui trouve des applications notamment en statistiques.*

Statistique : *Ensemble de méthodes mathématiques qui, à partir du recueil et de l'analyse de données réelles, permettent l'élaboration de modèles probabilistes autorisant les prévisions.*

Sort : *Décision par le hasard.*

Hasard : *Cause imprévisible et souvent personnifiée, attribuée à des événements fortuits ou inexplicables.*

Destin : *Loi supérieure qui semble mener le cours des événements vers une certaine fin ; fatalité.*

Petit Larousse illustré

Couverture : Julien Levy

Photographie : © Michael Blann / Getty Images

© Le Passage Paris-New York Editions, 2006

Toi qui ce soir as tout perdu, demain tu peux gagner.

Johnny Hallyday, *Le Pénitencier*

*Ce soir, j'irai danser le mambo,
au Royal casino, sous les lambris rococo.*

Niagara, *L'Amour à la plage*

Flambeur n'est pas monsieur Durand, pas monsieur Dupond, pas John Doe, pas non plus monsieur tout-le-monde. Il n'y a qu'à l'observer, au petit matin dans la grisaille de la grande ville : dans le métro, dans le train de banlieue ou dans l'autobus, à l'heure où les autres, les gens bien, les normaux vont travailler, ensommeillés du sommeil du juste, bien ancrés dans leurs habitudes citadines. L'apercevoir, à la dérobée, somnambule, coincé dans un taxi, plus vaseux qu'endormi, sur la banquette arrière, alors que dans l'habitacle qui piétine sur quatre roues, le chauffeur, immuable, immortel, autrefois exilé russe ou Front populaire, aujourd'hui black, beur ou yellow cab, écoute pour la dixième fois les infos en boucle, y allant de son discours revendicatif fataliste et sécuritaire, ou pire de son mutisme hautain.

Flambeur n'est pas regardant à la dépense, loin de là, il est généreux, débourse sans compter, le cœur sur la main, et pas loin d'avoir bientôt la main prise dans le sac : les à-côtés, faux frais incontournables, font partie du business. Il flambe jusqu'à la dernière de ses cendres. Son dernier billet, il va le brûler, grand seigneur, dans les embouteillages et mettra une heure à rentrer après s'être fait, s'il travaille, porter pâle prétextant une sinusite infernale ou une gastro catastrophique. Mais s'il a déjà utilisé et usé ce procédé jusqu'à la corde, il se présentera tant bien que mal, déterré vivant, à son bureau, son cabinet, son magasin, son ministère, son hôpital, sa salle de classe. Auparavant, il aura passé de longues minutes dans les toilettes, à balancer des *bonjour comment tu vas* aux collègues rasés de frais, à se refaire une santé, penché sur le lavabo, à se réveiller à l'eau froide, à tenter. Il aura bu trois cafés au distributeur et sera prêt à donner le change, à faire illusion, une journée de plus, après avoir perdu trois mois de salaire dans la nuit, plumé à sec et ratiboisé par quatre mastodontes hirsutes, flambeurs plus aguerris que lui.

Il n'y a qu'à l'entendre, radotant sa malchance chronique, ruminer dans sa barbe naissante toute

l'injustice du monde, il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur ses accessoires, journaux spécialisés, spécial turf à la une, jeux de cartes dépassant de son pardessus froissé et taché, pour comprendre son décalage. Il n'y a qu'à le croiser, les ongles sales, prenant son petit noir au bar du coin, côtoyant ceux qui, bien installés et airbagués dans le tumulte de la vie active – mariage, divorce, célibat, deuil, cancer, sécu, traites, programmes de télé, crèche, école, usines, grandes surfaces, entreprises, catastrophes naturelles, élections, banlieue, ANPE, ligue 1 –, vont vaquer à leurs occupations. Il n'y a qu'à le surprendre, titubant jusqu'à sa tanière, trou à rats sens dessus dessous auquel il s'accroche bec et ongles, petit studio sordide qu'il avait quitté la veille, gonflé à bloc, rempli de rêves illusoires (cette fois, oui cette fois, il la décrocherait la timbale adorée); le voir se frayer une place dans son renforcement kitchenette, se dépatouiller avec le désastre ambiant, alors que dans la cuisine américaine d'en face madame et monsieur, duo trentenaire efficace et coriace en affaires, loin des rêves utopistes de leurs géniteurs babyboomers olé olé, sont déjà levés et pomponnés depuis point d'heure et que Maxence et Zoé, 6 et 3 ans, petits soldats blondinets et invincibles des

temps modernes, suréquipés-astiqués-cérialisés-chocolatisés, sont sur le pied de guerre; le voir sortir de l'évier-poubelle puant un bol moins crade que les autres, y vider le nescafé bocal, faire couler l'eau chaude, l'avalier, fumer la dernière cigarette, rescapée du troisième paquet de la nuit, puis s'écraser tout habillé à même le matelas. Il n'y a qu'à le voir ne pas répondre au téléphone, sirène hurlante et meurtrière, faire la sourde oreille aux créanciers matinaux de tout poil pour comprendre que la vie de Flambeur est un sacré sacerdoce, façon moine trappiste, chemin de croix et parcours du combattant. Cycle infernal, cercle vicieux, où la case départ, garce perfide, se mue, reine du surplace, en case d'arrivée, avec à chaque tour de piste des cases et des neurones en moins.

Flambeur rêve éveillé, s'endort fusillé après ses insomniacs où il a encore pris des leçons particulières (mais à quel prix?), se réveille, avance, s'y risque, et ne tient, survivant bancal de haute voltige, amputé de l'essentiel, l'équilibre, que parce qu'il peut s'illusionner encore, jusqu'au jour où, orphelin, impuissant, blasé pour le compte de ses délires – *Plus rien ne m'étonne, j'abandonne, c'est*

fini –, Flambeur se perdra vraiment, en pleine nuit, au sortir du casino de la Station Balnéaire.

*

Station Balnéaire et sa communication tous azimuts, votée à l'unanimité et grassement payée par la municipalité, qui a décidé, fidèle au solide principe du changement dans la continuité, de reprendre les choses en main et d'injecter un souffle nouveau aux fastes désuets et quelque peu poussiéreux du temps jadis.

Son affiche touristique, relookée, brainstormée, et commandée à une équipe de jeunes loups parisiens, au top du langage – *Savoir faire et faire savoir, se souvenir des refrains du passé (le clin d'œil est toujours porteur), être à l'écoute de l'air du temps et prévoir celui de demain, c'est notre job, chacun son job* – et à un graphiste en solo, ingérable mais génial, norvégien tendance, chevelure iroquoise rouge sang, artiste à domicile, en djellaba immaculée et en pantoufles, dans son loft hangarisé à Oslo. Affiche aux couleurs et nuances savamment étudiées, épousées, mélange d'histoire et de modernité, placardée à des milliers

d'exemplaires, dans les couloirs du métro, les gares, les aéroports, sur les murs des villes dortoirs et mouroirs, centres d'affaires, rues piétonnes, dans les abribus, dans les agences de voyages et les revues chic, avec offres de séjours et de week-ends tout compris.

Son film promotionnel (modernité oblige, il faut bien vivre avec son temps), scénarisé et mis en scène par une star hexagonale, récemment césarisée, qui pour un pont d'or donnera en 4 minutes 45, générique compris (rythme d'enfer, plans léchés, image travaillée par un chef op italo-hollywoodien, montage coup de poing, humour et dérision, la patte du maître), une vision positive, ludique et féerique de la Station Balnéaire, avec en accroche finale susurrée au son d'un premier violon de l'opéra de Munich, par une voix off de sociétaire, grave et caressante, qui lui aussi s'est laissé tenter par l'aventure :

Soyez heureux et faites vos jeux, tout va très bien à Machin-chose-les-Bains.

Entouré de son compositeur fétiche, d'une figuration samplée, savant dosage de jeunes premiers,

jeunes comédiennes canon – taches de rousseur, chignon, corps maquillé à l'absence de rondeurs façon Twiggy –, de gens du cru (ciné-vérité et French touch en background) jouant leur propre rôle – la boulangère, le traiteur le bistrotier, le facteur – et d'une poignée d'amis acteurs télégéniques, rois de l'audimat – en smoking, robe du soir, jogging, vélo, pédalo, planche à voile, à cheval, à la Roulette où devant les machines à sous – à faire pâlir de jalousie la dernière édition du *Who's who*, le réalisateur orchestrera ce qui deviendra l'atout maître, la carte de visite silver gold de la Station Balnéaire : destination paradis, les pieds dans l'eau, les fruits dans la mer, le champagne à flots, *Soyez heureux et faites vos jeux, tout va très bien à Machin-chose-les-Bains* et, en filigrane, les flambeurs programmés-rétamés qui coulent à pic.

Mais les flambeurs, on n'en parle pas, tout le monde s'en fout, ça fait tache, cerise pourrie sur un gâteau indigeste, tache d'huile sur une mer tellement calme où naviguent en paix et entre eux, dans leurs bouées rembourrées et leurs combinaisons hermétiques, les passagers first class.